





Cinémas

Xillem Animation/Auvergne-Rhône-Alpes Cinéma

J'ai perdu mon corps de Jérémy Clapin

Entre comédie romantique et film d'action, un premier long métrage d'animation éblouissant qui raconte une vie par le prisme des sensations les plus infimes, porté par un lyrisme bouleversant.

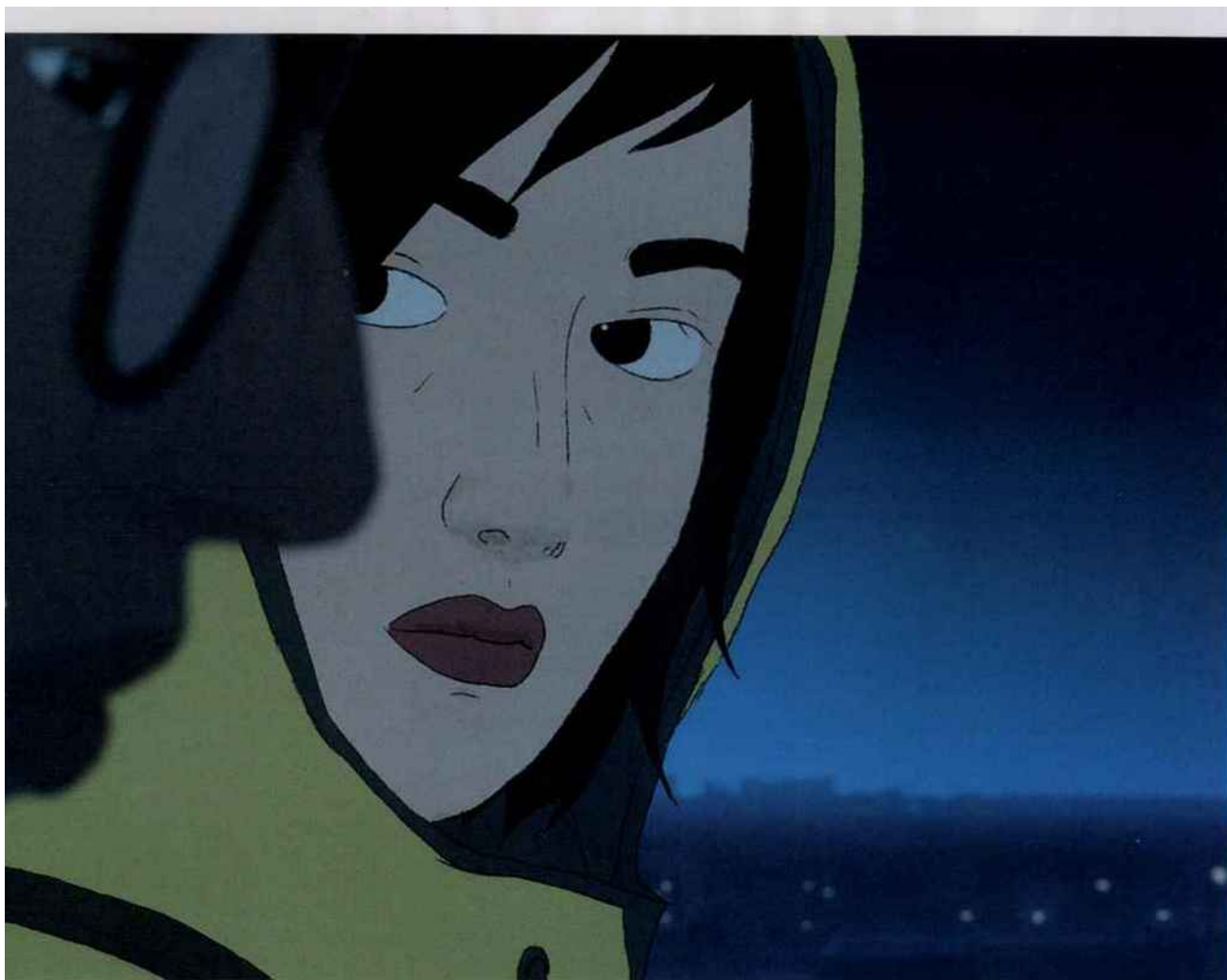
LES FILMS D'ANIMATION FRANÇAIS PASSÉS PAR LE TREMLIN DU FESTIVAL DE CANNES

forment une petite famille dont les membres peuvent encore se compter sur les dix doigts de la main. Si on met de côté le chef-d'œuvre *La Planète sauvage* de René Laloux (1973), qui fait figure d'excentrique aïeul, on peut répartir en trois courants cette famille de longs métrages, tous sortis depuis une douzaine d'années.

Il y a d'abord les films à destination des petits mais estampillés d'un raffinement formel qui les démarque du simple film pour enfant (on pense à *Ma vie de courgette*, à *Ernest et Célestine*, à *La Fameuse Invasion des ours en Sicile*). Puis il y a les films d'animation pour adulte, qui rendent compte d'une situation géopolitique dramatique (c'est *Persépolis*, *Valse avec Bachir*, *Les Hirondelles de Kaboul*, *Samouni Road*). Et enfin, les pures déambulations poétiques (*La Tortue rouge*, *La Jeune Fille sans mains*).

Auréolé du grand prix de la Semaine de la critique et de celui du Festival international du film d'animation d'Annecy (en plus du prix du public), acheté par Netflix et favori pour l'Oscar du meilleur film d'animation, le premier long métrage de Jérémy Clapin est précédé d'une aura de superchampion de l'animation française.

Sa réussite tient d'abord dans un habile mixage entre ces trois pôles. Du film pour enfant, *J'ai perdu mon corps* a gardé la douceur et une généreuse féerie sentimentale. Si le drame social évoqué par le film n'a pas une dimension géopolitique, il restitue un instantané de la précarité à Paris et de la dureté de la ville. Enfin, ses nombreuses envolées poétiques, soutenues par la belle partition de Dan Levy (moitié de The Do), confèrent au film une force visuelle et achèvent de faire de *J'ai perdu mon corps* une belle synthèse des qualités de l'animation française.



Mais la qualité la plus précieuse du film se joue sur un tout autre terrain, à savoir la façon dont *J'ai perdu mon corps* investit le cinéma de genre. Sa construction obéit au *high concept* suivant : une main sans corps et dotée de sa volonté propre va passer le film à tenter de le retrouver, en convoquant la mémoire sensorielle qu'elle partage avec ce corps perdu.

Le récit avance en alternant deux temporalités auxquelles sont associés deux genres cinématographiques distincts. Celle qui précède le schisme entre le corps et la main est une pure comédie romantique, et ce qui arrive ensuite est un vrai film d'action. Jonglant avec les ruptures de ton, le film passe d'une délicieuse scène de drague à l'interphone à des séquences de pur cinéma d'action, totalement muettes, où la main étrangle un pigeon sur les toits de Paris avant de se battre avec des rats dans les profondeurs du métro.

Rarement film d'animation sera parvenu à nous tenir en haleine comme si nous étions devant le dernier *Mission : Impossible*

L'inventivité et l'audace formelle de ces séquences sont réjouissantes. Rarement film d'animation sera parvenu à nous tenir en haleine comme si nous étions devant le dernier *Mission : Impossible*. Cette qualité de suspense du film vient sans doute d'un usage inédit de la rotoscopie, cette technique qui consiste à relever image par image les contours d'une figure filmée en prise de vues réelle, pour ensuite retranscrire la forme et les actions dans un dessin animé.

Si la rotoscopie confère au film une impression de réalisme qui sert les séquences d'action, elle lui permet aussi de se doter d'une extraordinaire capacité à restituer les sensations. Ainsi les cinq sens, en particulier le toucher, sont-ils mis en scène avec une acuité exceptionnelle. De ce point de vue-là, *J'ai perdu mon corps* se rapproche de tout un pan de l'animation japonaise en ce qu'il se présente comme un art du dépliage d'une sensation du quotidien, d'un détail intime, avec le plus de précision et de lyrisme possible.

Cette attention accordée à l'imperceptible et cette ambition de raconter une vie par le prisme des sensations les plus banales sauvent le film des lourdeurs de son scénario et font de *J'ai perdu mon corps* l'une des plus belles réussites de l'animation française de ces dernières années. **Bruno Deruisseau**

J'ai perdu mon corps de Jérémy Clapin
(Fr., 2019, 1h21)